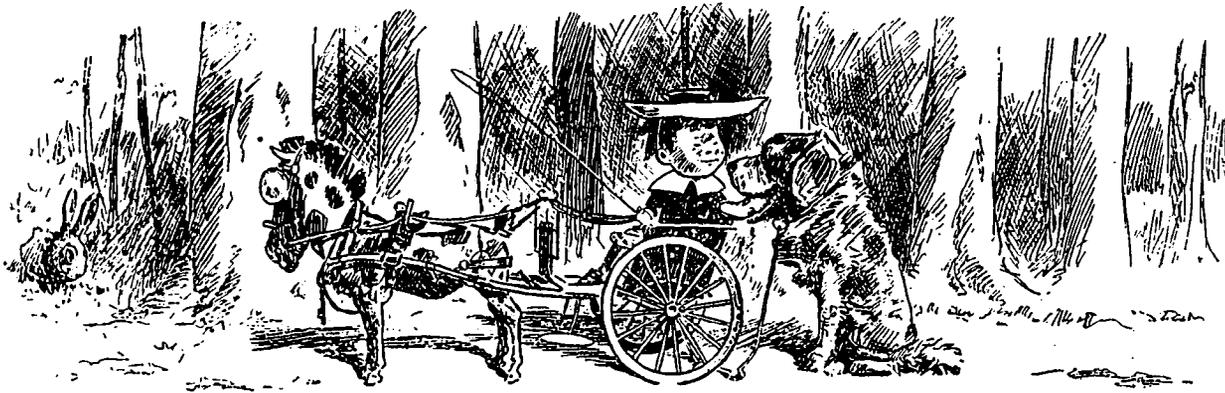


## IL NE L'ÉTAIT PAS



I  
— Pauvre Fido ! tu dois être bien fatigué...

## LE CHAPON

*Un soldat, certain jour, emportait un chapon,  
Qu'il venait de voler en un certain village.  
Son officier le vit : Eh bien, maître fripon !  
Tu viens donc enor du pillage ?  
Ce chapon, où l'as-tu volé ?  
— Oh ! ce n'est point une capture,  
Mon lieutenant, je veux être étouffé  
Si je ne l'ai payé, j'en jure.  
— Tu ne peux l'avoir acheté,  
Cochin, je te prends en mensonge ;  
Crois-tu me repaître d'un songe ?  
Déclare-moi la vérité :  
Tu n'as pas un sou dans ta poche...  
Et bien ! rends-le moi ce chapon,  
Pour te prouver qu'il te coûte et je le mets en broche.  
Oh ! volontiers, si vous le trouvez bon ;  
Je ne veux pas ici guéguer, ni vous surprendre ;  
Voyez, mon lieutenant, si cela peut vous plaire,  
Au juste il m'a coûté quatre coups de bâton.*

COURTALON

## RATINA

— Nous voulons raconter ici l'histoire de la jeune Ratina et de son singe Vali, ou du moins nous traduirons aussi fidèlement que possible cette histoire, telle que la jeune négresse l'a racontée elle-même à un de nos compatriotes en résidence dans la capitale abyssine de Ménélick.

Ratina est aujourd'hui une jeune fille de 16 à 17 ans, très noire. On la trouverait à peu près jolie sans la coiffure crépue et rejetée en arrière qui déchausse avec exagération un front masculin et luisant.

Deux particularités font remarquer Ratina parmi les indigènes du même type qui fréquentent les marchés de l'Abyssinie. D'abord, elle se fait comprendre en français, grâce à son intelligence princesautière qui lui a permis d'apprendre les mots les plus usuels dans ses rapports avec nos compatriotes. Ensuite, on la voit toujours accompagnée d'un singe aussi grand qu'elle, qui ne la quitte pas d'une semelle et la tient embrassée, dès qu'une personne inconnue s'approche de sa maîtresse. Sitôt que devant ce quadrumane menaçant on esquisse un geste pour le mettre en fuite, la jeune fille s'interpose gracieusement et donne pour excuse que c'est un ami de dix ans, très dévoué et très bon.

Vers 1888, Ratina, fille d'un sultan des Bondjaks, habitait avec son père le plus le plus beau village de sa tribu, sur les rives mêmes du Sobat. Le sultan possédait de grands domaines, des esclaves nombreux, des guerriers intrépides et habitait un palais de planches, plus luxueux que tous ceux de ses voisins. Plus de mille défenses d'ivoire ornaient les piliers de bois des hangars dont l'intérieur obscur était tapissé de peaux de tigres. On citait partout à la ronde les provisions de miel, de riz, de fruits que recelaient les fermes du petit monarque dans les vallées fraîches, ombreuses, de la région.

A cette époque, Ratina comptait environ sept ans. En qualité de fille aînée, elle était destinée à l'un des plus vaillants chefs de la tribu amie des Chilboucks. Les frères et sœurs de la fillette jalouaient cette enfant que le hasard de la naissance plaçait au-dessus d'eux et qui accaparait, sans le vouloir, toutes les faveurs du père.

Un beau matin, Ratina resta seule au logis avec quelques femmes et les plus jeunes enfants. Tous les hommes, y compris les vieillards, étaient partis à la pointe du jour pour combattre une horde de Nouers qui envahissait le territoire des Bondjaks. La mémoire de la

petite négresse se brouille quand elle veut se rappeler les incidents généraux qui ont suivi la bataille, comme il arrive fréquemment à ceux qui ont traversé dans l'enfance une époque extraordinairement douloureuse. Elle ne se souvient guère que de ce qui lui est arrivée à elle-même pendant une détresse de plusieurs mois. Une nuit, par une pluie torrentielle, où le vacarme du vent et des trombes d'eau se mêlait aux cris des hippopotames, des éléphants et des tigres, le palais fut envahi par des hommes armés de zagas et de boucliers, qui tuèrent les femmes et pillèrent toute la maisonnée. Ratina fut capturée, ligottée et jetée devant un vieux nègre aux regards hideux qui ordonna qu'on la plaçât devant lui pour un interrogatoire solennel.

Suivant la coutume, le vieux nègre se dirigea vers un siège en marchant sur deux officiers étendus, cracha sur le visage de ceux-ci ; et tandis que les deux marchepieds vivants se barbouillaient avidement le visage avec ce cosmétique flatteur, l'imposant monarque commanda à la prisonnière de dire où se tenaient cachés les autres trésors de son père. Par trésor, le vainqueur voulait parler des armes, car, dans ces régions, les richesses ordinaires ornent ostensiblement les cases, tandis que les fusils, très rares, sont précieusement enfouis dans des cachettes. Ratina ne savait rien. D'ailleurs, les armes n'avaient-elles pas été, selon toute probabilité, emportées par les Bondjaks dans cette guerre où ils avaient tous péri ?

La pluie continuait à s'effondrer par torrents dans l'obscurité profonde. On entendait les fauves rugir, ruminer, crier, dans les cabanes désertes où ils venaient s'abriter à quelques pas du palais dévalisé. Excité par de faux rapports de ses adulateurs, le vieux nègre s'acharnait à torturer Ratina pour lui arracher un secret qu'elle ne possédait pas. Il lui fit piquer les bras avec des pointes rougis ; il lui fit arracher une partie de sa chevelure d'ébène et ordonna qu'on lui infligeât la bastonnade jusqu'à lui briser les os. La pauvrette gémissait, suppliait, hurlait. Son supplice finit au bout d'une longue heure parce que l'enfant tomba évanouie. Quand elle se réveilla, elle était en pleine forêt, atrocement ligottée contre un arbre. Elle reconnut le vieillard qui parlait à ses guerriers et leur disait :

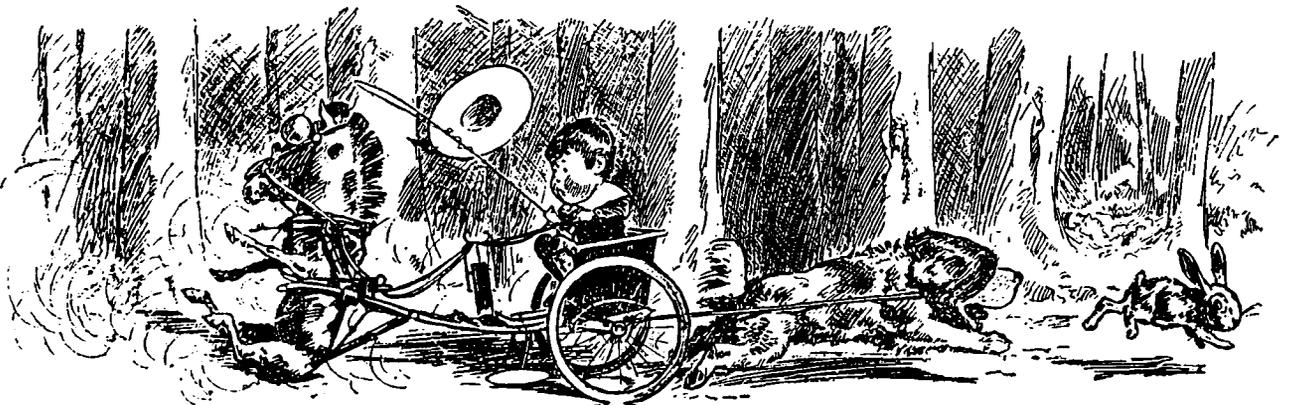
— Laissons-la ici ! La diablesse est énergique, mais le froid et la fièvre l'affaibliront. Demain, au jour, nous reviendrons et, si elle persiste, nous la tuons.

Puis le silence se fit et Ratina resta toute seule, trempée, tremblante, dans les ténèbres effrayantes. Habitué à la jungle, aux grands bois, elle n'avait jamais pensé cependant à l'horreur d'une solitude pareille. Ses sanglots, provoqués par le souvenir de ce père qu'elle idolâtrait, s'interrompaient souvent par la stupeur muette où la jetaient les cris des bêtes féroces. Elle se sentait abandonnée, toute petite, immobilisée, au milieu des fauves qui ne tarderaient pas à découvrir cette proie trop facile. L'eau ruisselait sur sa tête. Les éclairs montraient inopinément des arbres tordus par la tempête, difformes comme des visions de cauchemar... Le tonnerre roulait et éclatait dans les monts en détonations assourdissantes. La malheureuse en arrivait à regretter la présence de ses bourreaux. Puis l'orage se calma, l'eau ne tomba plus qu'en gouttelettes, les éclairs disparurent. Tout s'apaisa, même les appels effrayés des bêtes féroces.

Alors Ratina sentit davantage la torture de ses liens. Les cordes imbibées s'étaient resserrées encore plus. Ses membres souffraient d'une douleur telle que le moindre mouvement lui arrachait des cris. Et elle ne pouvait éviter ces mouvements instinctifs tant l'immobilité elle-même lui occasionnait des clancements affreux dans tout son être.

Tout à coup, elle entendit un frôlement dans les branches, près d'elle. Les plaintes resfluèrent dans sa gorge et elle se sentit électrisée par la peur... Le bruit continuait et s'approchait... Ses yeux écarquillés roulaient inutilement dans l'obscurité. Il lui semblait que quelque chose venait derrière elle, quelque chose qu'elle n'eût pu voir, même le jour,

IL NE L'ÉTAIT PAS — (Suite et fin)



II  
La réponse de Fido.